

Renaissance autochtone en Bolivie



©Ken Ling

Légende :

Célébration du solstice
sur le site de
Tiwanaku, juin 2006.

A 4000 mètres d'altitude au cœur de la cordillère des Andes, là-bas où les pistes indiennes dévalent les pentes abruptes des plus hauts sommets pour s'évanouir dans les profondeurs des forêts denses du bassin amazonien, il est un pays d'où s'élèvent aujourd'hui les chants d'éveil des nations autochtones du monde entier

Dans la cordillère des Andes comme dans toute l'Amérique latine, la musique et la poésie ont eu un rôle déterminant et essentiel dans cette reconquête de la dignité et des identités autochtones.

Hugo Gutierrez et Rodolfo Choque, les fondateurs du groupe *K'ala Marka*, ont, dans les années 80, quitté la Bolivie du dictateur Banzer Suarez. Comme de nombreux jeunes indiens Aymara de leur génération, artistes ou étudiants, ils ont choisi d'aller ailleurs à la recherche de cette liberté d'expression, de poésie et de chanson, qu'en leur propre pays les dictatures successives leur avaient volée.

Depuis la conquête espagnole et pendant des décennies jusqu'à ces premières années du troisième millénaire le peuple de Bolivie, constitué à plus de 65% d'amérindiens, a subi le pouvoir sans partage et un quasi apartheid des descendants des colonisateurs espagnols.

Les dictatures militaires se sont succédées les unes aux autres, alternant parfois des gouvernements civils mais toujours sous la coupe des riches propriétaires des ressources naturelles, et en tout premier lieu des Etats Unis qui n'ont cessé jusqu'à très récemment d'interférer sur la politique et l'économie

des différents états de l'Amérique latine.

Il y a quelques années seulement un amérindien venu des hauts plateaux ou simplement des quartiers "élevés" de La Paz devait s'acquitter d'un droit de passage pour être simplement autorisé à entrer dans les quartiers centre et sud de La Paz, la capitale Bolivienne...

Après que plusieurs états d'Amérique du Sud comme le Brésil ou le Venezuela soient parvenus à la fin des années 90 à s'affranchir au moins partiellement de la tutelle nord américaine, un pays oublié du monde allait voir converger vers lui tous les regards et toutes les attentions en janvier 2006 avec l'élection à la fonction suprême de Bolivie - non seulement d'une personne issue des mouvements populaires ou syndicalistes comme au Brésil - mais du premier président autochtone, Evo Morales.

Cette élection allait bouleverser totalement la donne politique dans ce petit pays d'Amérique du sud désormais porté en exemple du combat et de l'éveil des peuples autochtones vers une reprise en main de leur destinée. Avec ces événements, c'est aussi tout un processus de renouveau et de renaissance de la spiritualité et des cultures amérindiennes qui se met en marche derrière les leaders politiques mais aussi



les chefs traditionnels, les shamans, les artistes et les structures spirituelles.

Dans ce pays grand en surface puisqu'il équivaut à deux fois la surface de la France et petit en population puisqu'il ne compte que huit millions d'habitants, dirigé depuis l'origine par l'infime minorité blanche ; dans ce pays recouvrant les deuxièmes réserves latino-américaines de gaz naturel où plus



Hugo et Rodolfo du groupe K'ala Marka, juin 2006

de la moitié des habitants n'ont pas accès à l'électricité, la montée en puissance de la gauche indigène et de son charismatique leader Evo Morales, est un événement en soi.

Aymara des hauts plateaux andins, ayant grandi parmi les quechuas et les petits Blancs du Chapare tropical, né à la lutte sociale parmi les paysans *cocaleros*¹, "Evo" symbolise l'espoir de tous les laissés-pour-compte du pays. Et ils sont nombreux ! Vingt ans de dictatures, autant de réformes "néolibérales" ont creusé les inégalités.

Deux tiers des Boliviens vivent aujourd'hui sous le seuil de pauvreté. Ils habitent la campagne ou les banlieues des grandes villes, principalement dans l'ouest du pays. L'immense majorité est d'origine amérindienne. Ce sont eux qui ont chassé les présidents Gonzalo Sanchez de Lozada en octobre 2003 et Carlos Mesa en juin 2005. Au grand dam des 20% de Boliviens qui se partagent plus de la moitié du revenu national, regroupés, eux, au coeur de La Paz et dans les provinces de l'est.

Face à cet abîme, le discours sans ambages d'Evo Morales, empreint de nationalisme de valeurs amérindiennes, rassemble aussi largement que ses tee-shirts du Che et ses déclarations à l'emporte-pièce effraient. Evo Morales a su capitaliser sur le ressentiment de nombreux Boliviens à l'égard de l'ingérence étasunienne et le discrédit pesant sur les partis traditionnels. Au point que son adversaire,

l'ex-président "Tuto" Quiroga, a dû s'inventer un nouveau parti "*Podemos*" (Nous pouvons) pour faire oublier son appartenance à l'*Action démocratique* de l'ex-dictateur Hugo Banzer.

De l'ombre à la lumière

Hugo Gutierrez et Rodolfo Choque Quispé appartiennent à cette génération d'Indiens Aymara, tout comme le nouveau président bolivien Evo Morales qu'ils ont maintes fois côtoyé dans leur jeunesse.

C'est cette génération-là qui, pendant des décennies, dans le silence de l'exil ou de la clandestinité, a reconstruit note après note, pierre après pierre, la dignité de l'Indien des Andes. Chantres de la poésie et de la musicalité indienne de Bolivie, Hugo et Rodolfo sont devenus naturellement les porteurs d'espoirs de tout un peuple, leur musique est une passerelle vivante entre les chefs politiques, les grands maîtres spirituels et une jeunesse avide de retrouver son identité et sa fierté. Ils sont aujourd'hui connus dans toute l'Amérique latine du Mexique à la Terre de feu, rassemblant des foules de tous les âges à chacun de leurs concerts.

Hugo et Rodolfo nous ont entraîné à travers cette Bolivie si attachante où, il y a plus de 25 ans, à l'époque de la dictature du général Banzer Suarez, j'avais passé 13 mois immergé au sein des communautés amérindiennes de l'Altiplano Andin et des rios Béni et Manniqui au cœur de la forêt Amazonienne

La Bolivie d'aujourd'hui nous a accueilli merveilleusement, avec une chaleur humaine que seuls les peuples autochtones qui ont tant souffert savent offrir. Outre les tournées de concerts à travers les villes et les villages de Bolivie, Hugo et Rodolfo nous ont ouvert toutes grandes les portes du tout nouveau gouvernement d'Evo Morales qui fut leur compagnon de lutte, mais aussi celles des chefs traditionnels, les plus grands Mallku et les Amawta, les grands prêtres de la cosmologie Ayamara qui connaît aujourd'hui une renaissance sans précédent.

Nous avons rencontré Evo le 21 Juin 2006 à 5h du matin, à l'aube glacial du solstice d'été, alors que des milliers de pèlerins fêtaient sur le site de Tiwanaku, *Willka Kuti*, le retour du Soleil.

A La Paz, nous avons pu nous entretenir longuement avec le ministre de l'éducation, le vice ministre de la culture, les députés, et les sénateurs amérindiens qui découvrent peu à peu les méandres de l'exercice de la politique et de la gestion d'un pays.

L'un des moments les plus étonnants pour moi fut cette visite de l'Assemblée Nationale, et ces sénateurs et députés que l'on m'y présentait ; dignes amérindiens, aux visages burinés, aux doigts craquelés par une vie de travail, vêtus de pull-overs et de jeans, côtoyant les parlementaires en cols blancs, costumes sombres et cravates des partis de l'ancienne

Note :

¹ *Cocalero*, producteur de coca.

droite gouvernementale. Et puis cette scène digne d'une fiction lors d'une séance de l'Assemblée Nationale où ces députés portant leurs casques de mineurs, ou leurs bonnets indiens, défendaient mot à mot, avec la force des grands tribuns, leurs idées face à des femmes et des hommes bon chic bon genre, rompus à l'exercice d'un pouvoir sans partage, qui, accrochés à leurs dossiers, à leurs attachés caisses ou à leurs sacs Vuiton conspuaient cette politique revenue dans les mains du "bas peuple" - et de ses leaders au premier rang desquels le président Evo. On devrait plutôt dire en Bolivie du haut peuple de l'Altiplano puisque les classes les plus aisées ont toujours vécu dans le bas de la capitale La Paz et dans les riches plaines et vallées de l'Orient.

Et puis il y eut la rencontre de cet homme étonnant, digne au visage dur, combattant sans répit pour la cause autochtone dans les pays des Andes, fondateur du mouvement *Pacha Kuti*, Felipe Quispé qui, s'il partage l'idéal d'Evo Morales, n'hésite pas à s'opposer à lui et à critiquer le jeune président élu. On appelle Felipe Quispé, Mallku, *le Condor*, ce qui peut être interprété aussi comme le chef des chefs. Il jouit d'un aura considérable dans toute la cordillère et beaucoup en Bolivie lui vouent un respect sans borne. Evo lui-même, qui doit parfois résister aux critiques de Felipe, lui témoigne un profond respect et une estime inconditionnelle.

Une petite anecdote fut à mes yeux révélatrice de la force de caractère de ce charismatique leader qu'est Felipe Quispé. Lorsqu'au cours de notre longue séance d'entretien, Hugo voulu lui servir un verre d'eau minérale, Felipe pris le verre, se leva puis alla le jeter dans l'évier avant de le remplir à nouveau au robinet ; "ça c'est l'eau du peuple nous dit-il et c'est celle-ci et seulement celle-ci que je bois!"

Pendant plus de deux heures Felipe Quispé s'est prêté de bonne grâce à mes questions et au regard de ma caméra avant de disparaître dans la nuit de l'Alto accompagné de ses deux fidèles gardes du corps.

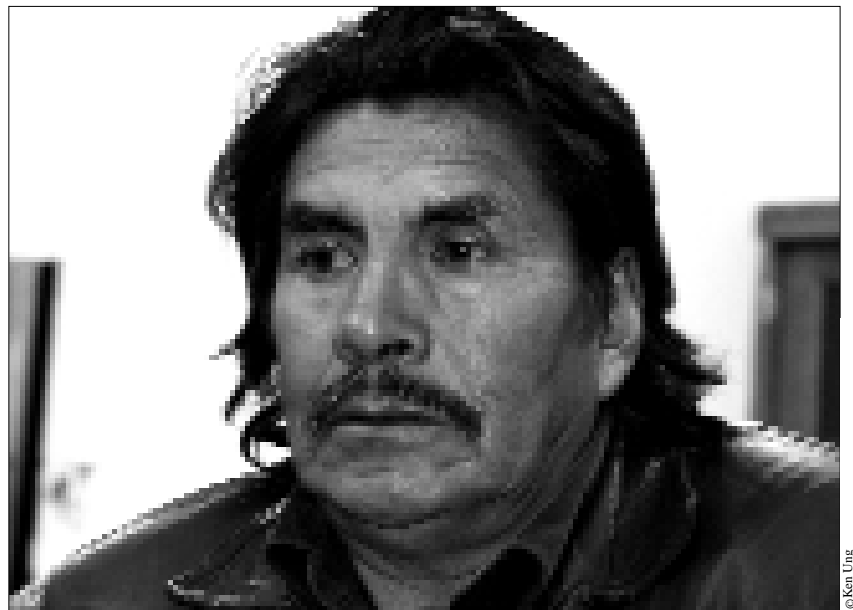
Enfin il y eu parmi toutes ces inoubliables rencontres celle Don Valentin, le grand prêtre des Aymara, celui qui officie au plus haut niveau de la spiritualité et de la cosmologie ancestrale. Humble, chaleureux, n'hésitant jamais à partager son savoir et sa connaissance sans limite des mondes invisibles qui précèdent, accompagnent ou entourent les hommes. Il nous a emmené sur les sites les plus sacrés emprunts de forces et de présences avec lesquelles lui seul sait communiquer. Il nous a fait partager les sacrifices aux esprits, les prières et les méditations mais aussi des moments d'échanges et de convivialité que nous ne sommes pas prêts d'oublier.

Jamais très loin de lui il y a Fernando. Cet homme étonnant d'une quarantaine d'années anime aujourd'hui le mouvement spirituel *Ayamara Sariri*. Il fut envoyé au Tibet lorsqu'il avait une vingtaine d'années par les anciens et les sages Aymara qui voient entre la spiritualité tibétaine et la spiritualité andine un lien invisible mais d'une force extraordinaire. Fernando vécut la vie monastique aux côtés des bonzes et des Lamas pendant deux ans avant de

retrouver l'Altiplano où il poursuit ses recherches sur la spiritualité des ancêtres et l'enseigne aux plus jeunes.

Don Valentin, le grand prêtre des Aymara, et les principaux autres chefs spirituels, mais aussi les leaders politiques qui ont marqué l'histoire récente de la Bolivie, de Felipe Quispé à Evo Morales, nous ont témoigné de la profondeur et de la force de ce mouvement de renouveau autochtone. Ils nous ont permis de vivre au jour le jour, au rythme des événements qui ont marqué la renaissance de l'identité et de la fierté indigène.

Aujourd'hui l'Indien commence à dessiner lui-même une toute nouvelle Bolivie, sa Bolivie. Rodolfo me dit cette phrase révélatrice quelques jours seulement



Felipe Quispé lors de notre entretien, juin 2006

avant mes retrouvailles avec la Bolivie : "Tu verras c'est très différent de ce que tu as connu lors de ton premier voyage il y a 25 ans. Aujourd'hui l'Indien ne regarde plus ses pieds, il te regarde dans les yeux".

Le Willka Kuti

Cette année, la célébration du solstice d'été a revêtu un caractère particulier : pour la première fois les représentants de nombreuses nations indigènes des trois Amériques se sont rassemblés sur le site de Tiwanaku pour célébrer le *Willka Kuti*, le retour du Soleil.

Sur la place du village, une scène monumentale a été érigée. Là, tout au long de cette nuit glaciale, des milliers de pèlerins se réunissent pour écouter les *Mallku*, puis danser aux pieds des *Wippala* aux rythmes des airs de K'ala Marka.

Puis, un peu avant le lever du soleil, la foule se dirige vers le site archéologique de Tiwanaku. Le président Evo Morales vient d'arriver en hélicoptère. Don Valentin et Don Lucas commencent les cérémonies : offrandes, prières, puis aux premiers rayons du



soleil, dans une ferveur intense, la foule toute entière lève les mains au ciel, les paumes tournées vers l'astre de vie pour recevoir sa chaleur et son souffle de renouveau.

A l'aube du 22 juin, le peuple des Andes et les pèlerins du monde entier se rassemblent alors pour danser dans l'allégresse autour du grand Wippala, le fier drapeau aux carrés multicolores qui symbolise aujourd'hui la renaissance de l'âme indienne indéfectiblement liée et reliée aux forces spirituelles du Soleil, du cosmos et de la Pacha Mama, la Terre-Mère.

Hugo, Rodolfo, le président Evo et toute la foule des anonymes, ont salué le retour du Soleil, mais ce jour-

là c'était bien un nouveau soleil que l'on a célébré. Un astre d'espoir venu, comme en ces moments rares où il nous est donné d'assister au spectacle d'une éclipse, occulter les temps de la honte et de la soumission pour projeter sur la planète des hommes la lumière vivifiante d'une ère nouvelle, celle du renouveau attendu du dialogue des civilisations.

C'est un renouveau qui dépasse très largement la seule reprise en main par les peuples autochtones de leur destinée politique et économique. Il s'agit aussi et je dirais surtout d'un véritable renouveau spirituel avec la cosmogonie, la spiritualité et les savoirs originaux longtemps demeurés dans les caches les plus secrètes de la mémoire collective Aymara ou Quechua.

Discours d'Evo Morales

“En Amérique, pendant plus de cinq siècles, nous avons résisté aux politiques de soumission, d'esclavage, de marginalisation, d'exclusion des peuples indigènes. Au bout de 500 ans, le 12 octobre 1992, nous avons décidé de passer de la résistance à la prise du pouvoir des peuples indigènes. En Bolivie, dans ce processus de prise du pouvoir, nous avons organisé un instrument politique du peuple qui est le Mouvement vers le socialisme.

Au fur et à mesure que nous nous organisons, participant démocratiquement à la récupération du pouvoir politique, nous avons reçu en permanence des menaces de l'impérialisme américain. Durant les luttes sociales et communales de la décennie 1970, on nous a accusés d'être "rouges", d'être des communistes ; en 1980, 1990, on nous traités de narcotrafiquants puis, à partir du 11 septembre 2001, on nous a accusés de terrorisme, alors que nous cherchions à récupérer nos territoires.

Exemple de ces accusations : dans le quotidien bolivien *La Prensa* du 8 décembre 2001, l'ex-ambassadeur des Etats-Unis dit : “Evo Morales est un Ben Laden andin et les producteurs de coca, les paysans, des talibans.”

Quand, pour la première fois, à la tête des peuples indigènes, aymara, quechua, guarani, et d'autres secteurs de travailleurs, d'intellectuels, de professionnels, nous nous sommes présentés aux élections, l'ambassadeur des Etats-Unis a fait pression sur l'électorat, à quelques jours du scrutin, afin qu'il ne vote pas pour Evo Morales. Mais, au lieu d'effrayer le peuple, il n'a fait que provoquer sa rébellion et, en ce sens, je peux dire qu'il a été mon meilleur chef de campagne !

Je voudrais vous montrer, à travers ces informations, l'importance de l'ingérence des Etats-Unis dans mon pays. Depuis la Maison blanche, le 1^{er} mars 2003, on a accusé “Evo” de faire partie d'une force bolivarienne. Oui, nous sommes Bolivariens ! Et en particulier, je suis “chaviste”, *compañeros*. Mais on a dit aussi qu'Evo Morales est financé par les Forces armées révolutionnaires de Colombie. C'est faux.

Nous pourrions parler longuement de ces accusations lancées par le gouvernement des Etats-Unis... L'année dernière, après la révolte des peuples indigènes et paysan de

Bolivie, on m'a accusé d'avoir reçu de l'argent de Chávez pour renverser le président [*Gonzalo Sánchez de Lozada*].

Ce que je veux vous dire, c'est que nous, les peuples indigènes, nous sommes la réserve morale de nos terres. Nos formes de vie sont fondamentalement basées sur nos normes, qui sont : ne pas voler, ne pas mentir, ne pas être faibles.

Autres menaces... Le 11 janvier 2004, Bush s'est emporté contre Nestor Kirchner, en raison de l'appui argentin à Evo Morales.

Comment est-il possible que le gouvernement des Etats-Unis, depuis la Maison blanche, nous accuse de narcoterrorisme ? Comment est-il possible que le premier terroriste du monde nous accuse, nous, peuples indigènes, nous qui sommes on ne peut plus démocratiques, d'être des terroristes ?

Nous les condamnés, nous les menacés d'extermination, nous les peuples indigènes, nous avons décidé de récupérer notre territoire, ce qui signifie : ne pas permettre la privatisation ni la mise en concessions des ressources naturelles, qu'elles soient forestières ou minières ; ne pas permettre que les services de base deviennent des affaires entre les mains du privé. A partir du moment où les services de base passent entre les mains du privé, il y a violation des droits humains.

Jusqu'à présent, nous avons livré une grande bataille, expulsant quelques transnationales [*de l'eau*] pour défendre la vie, depuis la Bolivie (...). Ce que nous voulons dire, *compañeras* et *compañeros*, c'est que notre lutte, fondamentalement, dans ce nouveau millénaire, est une lutte pour la dignité, pour l'identité et pour l'humanité. Et, spécialement, pour l'autodétermination des peuples.

Les Etats-Unis, avec leur sauvagerie, avec leur arrogance, peuvent intervenir facilement contre des peuples, contre des pays, mais jamais ils ne pourront les contrôler. Si nous voulons obtenir la paix et la justice sociale dans le monde, nous n'avons d'autre alternative que d'en terminer avec l'impérialisme nord-américain.

Merci beaucoup”.

Un fois les rites terminés et pendant que la foule danse et chantent, l'hélicoptère d'Evo décolle, puis faisant un tour au-dessus du site pour permettre au président de saluer la foule en liesse, s'éloigne jouant à cache-cache avec le flux éblouissant d'un soleil revenu en ce jour du solstice d'été qui célèbre le nouvel an Aymara.

Les Mallku, les chefs traditionnels ou les Amawta, les détenteurs de la médecine traditionnelle sont à nouveau considérés, écoutés et invités à participer aux prises de décisions les plus importantes aux côtés du chef de l'état lui-même ainsi que des dirigeants provinciaux ou régionaux.

Il n'y a dans ce mouvement ni haine ni amertume vis-à-vis des autres catégories de la population qui sont invitées à s'associer à ce mouvement et à y prendre part. Ainsi le vice président Bolivien lui-même, au même titre que plusieurs ministres du gouvernement Morales, sont issus de la population blanche ou métis.

J'ai pu rencontrer longuement les ministres de l'éducation et de la culture, et dans ces seuls domaines les chantiers entrepris sont déjà considérables depuis l'enseignement bilingue ou trilingue généralisé avec enseignement des langues locales dans chacune des ethnies, la démarcation des terres autochtones et la protection des ethnies les plus fragilisées notamment dans la partie Amazonienne de la Bolivie, etc.

Certes la tâche là, comme toutes les autres, ne sera pas facile, et le seul exercice du pouvoir n'est pas chose aisée pour qui n'est pas issu des classes dirigeante et du sérail de la politique politicienne.

Nationaliser les hydrocarbures est le premier grand défi lancé par Evo Morales mais les grands propriétaires et les multinationales du pétrole et du gaz sont bien décidés, avec l'aide des pétro-dollars et des Etats Unis, à en découdre avec ce président qui bouleverse l'ordre des choses tel que eux l'avaient établi.

Si le socialisme affiché de ce nouveau gouvernement qui se dit proche d'Hugo Chávez ou Fidel Castro, héritier de la ligne tracée sur son propre sol par Che Guevarra, semble incontournable vu de l'extérieur, on a l'impression sur place qu'il n'est en fait qu'un argument servant plutôt d'étendard de résistance contre les pouvoirs de droite qui se sont continuellement succédés à la tête du pays.

L'exercice du pouvoir n'est pas chose facile. Il reste à espérer qu'Evo Morales, dont personne ne doute de la sincérité et de l'honnêteté, ne se laissera pas prendre dans les pièges de cet exercice de haut vol auquel bien d'autres avant lui n'ont pas résisté, à

l'image du président brésilien Lula qui est aujourd'hui empêtré dans des affaires de corruption. Et puis il subsiste dans certains cas la tentation d'acaparer ou de confisquer le pouvoir que ces grands leaders ont contribué à rendre au peuple dans un premier temps et que certains voudraient reprendre en



Sur les bords du lac Titicaca, juin 2006

leurs seules mains. A l'image de Fidel Castro à Cuba ou du Président Chávez au Venezuela qui envisage déjà de modifier la constitution pour s'approprier des pouvoirs étendus.

Ce qui différencie la Bolivie du Venezuela ou du Brésil dont les nouveaux gouvernements sont eux aussi issus des mouvements sociaux et populaires c'est que, à la différence du Brésil et du Venezuela, c'est bien la force identitaire amérindienne qui, au-delà du mouvement social, prédomine en Bolivie. Et puis il faut compter également avec l'émergence de ce renouveau culturel et spirituel qui enveloppe aujourd'hui d'un dynamisme et d'une vigueur nouvelle tout un peuple fier de se relever et de pouvoir enfin relever la tête et nous regarder droit dans les yeux.

Patrick Bernard
Photos : Ken Ung

Note :

Willka kuti - le retour du soleil est le titre du nouveau film de la collection *Les Voix de l'Oubli* consacré au mouvement autochtone de Bolivie – Sortie début 2007

Les Voix indigènes, toujours dans la collection *Les Voix de l'Oubli* sortira bientôt également. Il dressera l'état des lieux de la situation des peuples autochtones aujourd'hui et du mouvement de renouveau autochtone initié au début des années 90 avec la prise de conscience des institutions internationales et notamment de l'ONU de l'importance de la question autochtone pour la communauté mondiale dans son ensemble – Sortie début 2007.

Pour en savoir plus sur la collection *Les Voix de l'Oubli* : www.anako.com